



HAL
open science

Le chercheur nomade

Hugues Pentecouteau

► **To cite this version:**

| Hugues Pentecouteau. Le chercheur nomade. Éducation permanente, 2017. hal-01904706

HAL Id: hal-01904706

<https://hal.science/hal-01904706v1>

Submitted on 25 Oct 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Version auteur – Pour une version corrigée, cf

Pentecouteau H. (2017), "Le chercheur nomade", Education Permanente, n°211, http://www.education-permanente.fr/public/articles/articles.php?id_revue...

Le chercheur nomade

Hugues Pentecouteau

Maître de conférences en sciences de l'éducation, CREAD EA 3875

Université Rennes 2

Résumé :

Quels que soient leur âge, leur expérience ou le type de formation dans lequel ils se trouvent, les étudiants sont souvent en attente de recettes théoriques et d'astuces méthodologiques éprouvées. Craignant de gaspiller le temps dont ils disposent à s'orienter dans une voie qui ne leur conviendrait pas, ils expriment parfois le besoin de savoir où ils vont. Idéalement, ils aimeraient pouvoir disposer d'une carte fiable, qui décrirait toutes les aspérités du terrain, tout en balisant clairement le chemin à suivre. Mais la réalité de la recherche est tout autre.

A partir d'un témoignage réflexif, la démarche du chercheur est ici présentée comme étant une activité nomade, qui se compose à la fois dans l'errance et dans l'action, par touches successives, au fil des aléas du terrain.

Mots-clés : réflexivité, nomadisme, posture, induction analytique.

Introduction

Se lancer dans un travail de recherche conduit généralement à suivre un chemin sinueux, semé d'embûches et qui, de surcroît, apparaît plus long que celui qui avait été imaginé au tout début du projet. Cette complexité, qui se révèle le plus souvent *a posteriori*, une fois le projet terminé, est rarement évoquée par les chercheurs. Cette omission, involontaire ou bien contrainte par le cadre de la restitution, a pour conséquence de laisser croire que la recherche menée se serait déroulée sans difficulté, sans questionnement ni remise en question... Cependant, comme le note George W. Stocking Jr, en comparant les travaux de recherche et les écrits personnels de différents chercheurs en anthropologie (Malinowski en tête), « le travail de terrain fait l'objet d'une élaboration mythologique considérable » (Stocking, 2003, p. 89).

Cette contribution se présente comme un témoignage réflexif. Dans une première partie, j'évoquerai mon propre nomadisme entre différentes approches théoriques et expérimentation méthodologiques. Dans une seconde partie, je ferai un bilan de ce cheminement en présentant quels sont les éléments structurant aujourd'hui mon identité de chercheur nomade.

1. L'inévitable nomadisme

Le nomadisme est un apprentissage. En sciences de l'homme et de la société, s'il existe des guides, des traités, pour apprendre à développer un projet de recherche, ceux-ci ne seront qu'une aide secondaire devant l'ampleur de la tâche. Le nomadisme prend alors forme dans une conversation avec soi (Berger, 1963, éd. 2006) et dans les rencontres qui accompagneront la progression d'un projet de recherche.

L'invitation à nomader

En 1963, Peter Berger publie *Invitation to sociology, a humanistic perspective*. Le premier chapitre se termine par une déclaration exaltée : « La sociologie est plutôt une passion, et la

perspective sociologique est comme un « démon » qui s’empare de quelqu’un et qui l’oblige, sans relâche, à poser les questions qui sont les siennes. Introduire à la sociologie, c’est donc inviter à une sorte de passion bien particulière. Or, il n’est pas de passion sans danger » (Berger, 1963, éd. 2006, p. 57). La prise de risque, avec son lot d’émotions, apparaît comme un ingrédient de l’aventure sociologique. « Bricoleur fou et acharné » (Geertz, cité par Becker, 1998, éd. 2002, p. 35), qu’il soit apprenti ou chevronné, le chercheur crée son protocole de recherche au fur et à mesure que se construit sa réflexion et, par là-même, son expérience.

Si le type de recherche dont il est ici question est empirique, la démarche est également inductive dans son mode opératoire. L’invitation de Berger apparaît complètement soudée à ce type de recherche. De manière plus affirmée que pour les autres protocoles, le cadre, la définition de la méthodologie et l’analyse des données font l’objet d’une élaboration progressive, qui ne peut complètement être pensée *a priori*, car « même dans les situations les plus favorable, il n’est pas toujours simple de trouver la démarche appropriée » (Hughes, 1996). Du fait des tâtonnements et des ajustements réalisés en situation, il faut composer avec ce qui est imprévisible et avec les inévitables aller-retour entre les différentes parties du protocole, comme le rappelle Howard Becker : « Je choisirai peut-être mon échantillon de manière à ce qu’il prenne en compte les représentations que je me suis faite de mon sujet d’étude, mais je modifierai sûrement cette représentation en fonction de ce que mon échantillon m’apprendra. Et les opérations logiques auxquelles je soumettrai les résultats d’une partie de mon travail me forceront probablement à modifier mes concepts. Et ainsi de suite. Il est absurde et inutile de penser que ce serait là un processus net, propre et logique. » (Becker, 1998, éd. 2002, p. 34).

Nomader avec soi-même

En considérant avec E.C. Hughes (cité par Cefaï, 2002) que le sociologue puisse être un ethnologue de son propre temps, mettant en lumière les aspects les moins évidents de sa propre culture, on peut entrevoir différents éléments constitutifs d’une invitation à prendre des risques. Si l’ethnologue est surtout connu pour le recensement méticuleux et la description des pratiques (Becker, 1998, éd. 2002, p. 168), la question de la posture est centrale. Emprunte à la fois de distanciation et de réflexivité, elle permet – au moins théoriquement - de porter un regard inédit, « sans mystification consolatrice » (Berger, 2006 p. 191), sur l’objet traité.

Quand j’étais étudiant en troisième cycle, au milieu des années 90, j’ai longtemps oscillé entre une posture classique, hypothético-déductive, qui nous était enseignée, et un appel du terrain qui m’invitait à une conception plus ancrée de mon travail de recherche. À partir d’un recueil de biographies de nouveaux locuteurs de langue bretonne, tout d’abord systématisé par un protocole assez strict, je cherchais à comprendre les processus d’apprentissage, les liens qu’il pouvait y avoir entre les différents parcours biographiques individuels, qui apparaissaient comme autant d’identités en construction, mêlant des projets pouvant être, à des degrés divers, culturels, sociaux, professionnels ou politiques. En tant que chercheur, il est certain que l’observation des usages divers et variés de la langue m’a conduit à questionner mon statut de non locuteur de la langue bretonne et à revisiter mon histoire personnelle. Mener un travail de recherche en sciences de l’homme et de la société permet également de « mieux se connaître soi-même, si l’on est sincèrement disposé à voir les autres sous un jour nouveau » (Hughes, 1996, p. 267). Bien que je sois né en Bretagne, la langue bretonne avait toujours été considérée par ma famille comme étant une langue du passé, synonyme de pauvreté culturelle et économique. De plus, c’est une langue que je n’avais jamais entendue car je vivais dans un environnement social qui était uniquement francophone depuis deux générations. Ce n’était plus qu’un lointain souvenir avec lequel personne ne tenait à renouer. Quand j’ai commencé

à m'y intéresser, j'ai été surpris de découvrir une langue vivante, riche d'une histoire complexe, et qui pouvait susciter des tensions et des débats passionnés.

Ayant comme projet de pouvoir recueillir des entretiens et de lire des travaux qui n'étaient pas accessibles en français, je devais apprendre le breton. Mon engagement prit alors une forme nouvelle, grâce aux relations nouées avec des bretonnants souvent investis dans un militantisme culturel et/ou politique. Aujourd'hui, avec le recul de ces années, je peux dire que cet investissement s'est confronté, de ma part, à une obsession de l'objectivation qui m'a plongé dans une incertitude à produire, à ce moment-là, un travail original, distancié, que je ne voulais ni opposant, ni militant. Il m'a fallu revoir ma thèse et quasiment la réécrire pour aller jusqu'au bout de ce projet et lui donner, de mon point de vue, une forme plus satisfaisante (Pentecouteau, 2002).

Nomader avec les autres

Quand on mène une recherche, il est parfois difficile d'atteindre une lucidité suffisante (Bizeul, 1999). Si cette question de la distanciation s'est posée par rapport à mon histoire, elle m'a questionné également, tout au long de mon parcours d'étudiant.

Tout d'abord, parce que l'approche hypothético-déductive était la démarche la plus souvent enseignée à l'université (encore une fois, je ne parle que de mon expérience, située et non représentative). Ensuite, parce que toutes les sociologies n'étaient pas représentées de la même façon. Bien que la sociologie française de l'après guerre se soit développée autour de quatre grands modèles : la sociologie de l'action, l'approche systémique, l'individualisme méthodologique et le structuro-constructivisme (Ansart, 1990), c'est ce dernier courant, porté par Pierre Bourdieu, qui semblait avoir marqué de manière la plus vive et la plus solide les enseignants que je rencontrais. Il est vrai que Pierre Bourdieu faisait rayonner la sociologie au travers d'une revue internationale et qu'il publiait énormément, en balayant tous les champs possibles (la culture, le sport, le travail, la politique internationale, l'économie, etc.). Certains de ses ouvrages étaient devenus incontournables et son influence s'est encore renforcée avec la publication et le succès public de *La Misère du monde*. Si cette tradition de recherche a fortement stimulé les réflexions sur les rapports sociaux, la théorie de la domination a pu également apparaître « dominante », du moins à cette époque et dans ce contexte, occultant ainsi involontairement d'autres sociologies, que je n'ai découvertes que plus tardivement.

La manière dont est enseignée une discipline peut fortement orienter la façon d'appréhender un objet. Je me souviens d'une présentation de mon projet de thèse, où m'avait été signifié que je ne pouvais pas faire abstraction des théories de la domination, de l'aliénation sociale. Adopter cet angle m'aurait conduit à considérer que les néo-bretonnants apprennent le breton par réaction à une forme de domination (sociale, culturelle, politique, etc.). De mon point de vue, cela ne pouvait être qu'une hypothèse, valide dans certains cas mais certainement pas généralisable à tous les apprenants. Ce désaccord m'incita par conséquent à aller chercher de nouvelles références et à envisager une approche qualitative utilisant les principes de l'induction analytique (Becker, 1998, éd. 2002).

Comme l'écrivait Bourdieu un peu plus tard dans une étonnante *Esquisse pour une auto-analyse*, l'usage scientifique est une expérience sociale, pouvant convertir un handicap en capital (Bourdieu, 2004, p. 69). Même si la critique n'est pas toujours facile à entendre, elle peut être un formidable moteur. Encore faut-il qu'elle soit audible et puisse faire l'objet d'une appropriation. À l'époque, je n'avais pas bien vécu cet épisode critique. Cependant, je ne peux que conclure que cette expérience s'est révélée

bénéfique, car elle me permet de cultiver deux aspects qui marquent aujourd'hui ma pratique de recherche. Le premier est lié à l'importance que j'ai voulu donner au recueil de données qualitatives. Interroger des individus sur ce qu'ils font, c'est recueillir des représentations et considérer que chacun a un savoir implicite, éclairé sur lui-même. Ce principe, central chez les ethnométhodologues avec l'étude des pratiques des individus en situation (Garfinkel, 2001), se trouve conforté par une analyse empirique croisée dans une démarche de saturation des modèles. Le second aspect est articulé à l'heuristique du chercheur, qui se construit dans un artisanat intellectuel : « Que chaque homme fasse sa méthodologie pour son propre compte ; que chacun fasse sa propre théorie ; que la théorie et la méthode se pratiquent comme un véritable métier » (Mills, 1967, éd. 1977, p. 227).

2. La recherche nomade

Au fil de plusieurs années de nomadisme et d'apprentissage, mon identité de chercheur s'est précisée. Avec l'expérience et différents trucs, astuces et ficelles du métier (Becker, 1998, éd. 2002), je dispose aujourd'hui d'un sac à dos virtuel, composé de différents éléments épistémologiques et méthodologiques. Comme celui d'un marcheur au long cours, ce sac, ni trop lourd, ni trop léger, est suffisamment rempli et ajusté à ma pratique, pour me permettre de nomader autour de nouveaux projets.

Partir à l'aventure ?

Il y a différentes façons de concevoir un voyage. Il peut être très organisé, de telle manière que chaque étape soit prévue de manière rigoureuse ou, à l'opposé, être assez peu précis dans la destination visée, et avec une progression qui se ferait chemin faisant, selon les conditions offertes par le terrain prospecté. Dans l'activité de recherche, on trouve également ce grand écart entre un programme bien planifié en amont et un questionnement qui se composerait en situation. Si la carte peut être utile, voire même indispensable dans certains contextes, s'équiper d'une boussole peut s'avérer suffisant pour commencer le voyage. Parmi les méthodes « boussoles » qui mettent en avant l'expression du terrain, il y a l'induction analytique.

Utilisé pour la première fois par Znaniecki (Paillé, 2012 p. 57), le terme d'induction analytique rend compte d'une méthode proposant, à partir d'une analyse des données recueillies sur le terrain, d'aboutir à une formulation générale et théorique. L'un des principaux éléments pour développer cette démarche empirique est de « rester fidèle à son corpus de données » (Glaser, Strauss, 1967, éd. 2012 p. 125) et, par conséquent, de ne pas chercher à le faire entrer de manière plus ou moins forcée dans une théorie pré-déterminée. Ce principe, qui consiste à faire parler les matériaux recueillis, se trouve également développé dans la *grounded theory*, « qui découle inductivement de l'étude du phénomène qu'elle présente. C'est-à-dire qu'elle est découverte, développée et vérifiée de façon provisoire à travers une collecte systématique de données et une analyse des données relatives à ce phénomène » (Baszanger, 1991 p. 53). La lecture des résultats et la généralisation théorique qui en résulte sont étroitement liées du fait qu'elles sont élaborées quasi-synchroniquement dans un aller-retour permanent entre le questionnement de départ, le terrain et la problématisation. De manière plus radicale, certains chercheurs considèrent que le point de départ d'une recherche peut être même peu ou pas défini : « La seule méthode sûre est de postuler que nous ne savons absolument rien du groupe ou du problème dont nous abordons l'étude » (Paillé, 2012 : 58). Cet aller-retour empirique permet d'élaborer ce que Becker appelle une « théorie

[au] cas après cas » (Becker, 1998, éd. 2002, p. 302). L'induction analytique est bien souvent l'approche vers laquelle tendent les étudiants, car elle donne l'illusion d'une grande liberté dans la production du travail de recherche. Ce qui est le cas. Néanmoins, pour être menée à bien, elle doit être développée de manière rigoureuse, sous la forme de ce que Paillé appelle une heuristique systématique (Paillé, 2012, p. 61).

Choisir un itinéraire

En nomadisme, même si la destination reste imprécise, il y a toujours un choix d'itinéraire, parfois contraint par des impératifs de production et une échéance à respecter. Comme dans de nombreux essais sociologiques, on trouve chez Erving Goffman, un questionnement en termes de structures sociales et d'actions individuelles. La structure sociale fait référence à un ordre, une codification, et l'action individuelle s'établit alors dans ce contexte de structure (qui préexiste à l'action individuelle). Lorsque Goffman distingue « structure » et « action individuelle », c'est pour insister sur la hiérarchisation qu'il fait et souligner que, de son point de vue, les structures ont une importance plus forte que les actions individuelles. Cependant, il donne une autre orientation à son travail en faisant le choix de restreindre son cadre d'analyse aux pratiques individuelles. Ces deux angles (structure et action individuelle) n'étant pas toujours mobilisables ensemble, un choix apparaît souvent nécessaire. Mais si « choisir », c'est en partie « renoncer », c'est également définir un cadre et orienter la recherche.

Lire le terrain

Un autre type de choix se fait avec le vocabulaire utilisé, qui peut être assimilé à la légende d'une carte ou au balisage d'un chemin de randonnée. Choisir un vocabulaire est un soutien constant pour rappeler un cadre théorique. Les mots – *a fortiori* quand il s'agit de concepts - soulignent un contexte de recherche travaillé à partir de références particulières. C'est le cas, par exemple, lorsqu'on parle d'« individu » plutôt que d'« agent » ou d'« acteur », faisant respectivement écho à des approches individualiste, constructive ou actionnaliste. Parler d'« individu » permet de souligner une perspective interactionniste, et de poser ainsi comme préalable que l'individualisation se fait au contact des autres (Singly, 2003).

De la même façon, nous trouvons pléthore de concepts pour évoquer le cheminement de vie d'un individu et la manière dont celui-ci construit ses représentations. On peut parler d'itinéraire, de biographie, de trajectoire... autant de mots qui restent fortement liés au cadre théorique de leur utilisation (Passeron, 1991, éd. 2006). Prenons par exemple le concept de « carrière ». Tel que utilisé par Becker, le sens donné est indépendant de son usage en sociologie des professions pour décrire l'idée de réussite. Il s'agit avant tout de prendre en considération « les facteurs dont dépend la mobilité d'une position à une autre, c'est-à-dire aussi bien les faits objectifs relevant de la structure sociale que les changements dans les perspectives, les motivations et les désirs de l'individu » (Becker, 1963, éd. 1985). Si le concept de « carrière », croise un sens objectif (l'aspect contraignant et non voulu), et un sens subjectif (vécu comme personnel), celui de « trajectoire » donne par contre l'idée d'un début et d'une fin définie et orientée par une ligne directrice et ne présente pas les variations possibles qui apparaissent tout au long du cheminement.

Tenir un journal

Selon Erving Goffman (1988), le chercheur a pour mission de parler du point de vue des gens qu'il étudie car c'est depuis cette perspective que se construit le monde qu'il analyse. Dans *Le guide de l'enquête de terrain*, Stéphane Beaud et Florence Weber utilisent une expression, que je n'aime pas beaucoup, car je trouve qu'elle a un côté péjoratif, mais qui a l'intérêt d'insister sur le rôle de la personne qui observe : faire de la recherche, c'est « donner la parole aux « humbles ». L'idée ici véhiculée fait écho à la citation de Hughes (voir *supra*) sur la mise en évidence des aspects culturels d'une société à laquelle on participe. Le travail de recherche consiste également (et peut-être même avant tout) à restituer la parole afin de la rendre lisible. Ceci est d'autant plus important lorsque le chercheur considère que « l'acteur est un expert de son action » (Dubet, 2011, p. 91). De manière radicale pour Dubet, l'entretien de recherche est (ou devrait être) une conversation éclairée. Le savoir n'a de sens que si le chercheur laisse les individus concernés par l'enquête s'exprimer et discuter la restitution avant la publication des résultats. Rendre le matériau visible par différentes traces, comme le journal de bord (Malinowski, 1967, éd. 1985) ou la vidéo (Breton, 2003), est un aspect essentiel pour éviter la production d'une analyse désincarnée. Cette proposition qui consiste à discuter les résultats est très stimulante. Elle nécessite cependant de travailler dans une relation plus étroite avec les individus qui vivent les situations que le chercheur analyse.

Avoir une tenue adaptée, et savoir observer

Pour mener ce travail de terrain, qui nécessite de passer du temps *in situ*, il faut avoir de bonnes chaussures, à la fois solides et confortables. Adopter une posture de recherche suppose la mise en œuvre d'un certain nombre de dispositions personnelles et d'empathies idiosyncrasiques (Zanna, Pentecouteau, 2013), comme « la capacité à entrer en relation avec des personnes inconnues appartenant à d'autres milieux sociaux que le sien, à gagner la confiance des enquêtés, à négocier une place sur le terrain, à y rester... » (Beaud, Weber, 2003). S'« il est indispensable, pour comprendre le mode de fonctionnement des groupes humains, d'avoir accès aussi de l'intérieur à l'expérience que les hommes ont de leur propre groupe et des autres groupes » (Elias, 1970, éd. 1996, p. 28-29), cela interroge la manière dont le chercheur observe et la place qu'il occupe dans le terrain observé.

Berger rappelle que le sociologue vit dans la société vingt-quatre heures sur vingt-quatre, « qu'il le veuille ou non, sa propre vie fait partie de son objet d'étude » (Berger, 2006, p. 54). Ce qui revient à dire qu'il doit faire un effort de distanciation pour réaliser son « devoir social de scientifique » (Elias, 1970, éd. 1996, p. 28) et « voir sous un jour nouveau ce monde même où se vivent nos vies » (Berger, 2006, p. 54).

Comme je l'ai déjà dit un peu plus haut, la question de la « bonne distance » est un point délicat. Selon Berger, il est difficile « en toute bonne foi », de faire abstraction de qui l'on est. C'est la raison pour laquelle l'investissement sur le terrain, ainsi que le positionnement à différentes étapes de la recherche, doivent être des questionnements permanents, mais non obsessionnels (Becker, 1998, éd. 2002 ; Berger, 1963, éd. 2006). Ces questionnements sont inévitablement liés à la construction d'une posture d'observateur, qui peut varier fortement d'un chercheur à un autre. Si William Caudill se faisait passer pour un patient dans un hôpital psychiatrique, Margaret Mead considérait que c'était là une entreprise scientifiquement criminelle (Winkin, 1988, p. 83).

Conclusion

Aujourd'hui, ces éléments composent mon sac à dos de chercheur nomade. C'est un sac organisé mais qui n'est cependant pas trop rigide car je m'autorise aussi à transformer

certaines éléments, voire même à en oublier certains, selon les circonstances du projet. Cette possibilité d'affranchissement est l'une des « invitations » de Berger, que l'on trouve également, sous des formes différentes, chez Glaser, Strauss, Becker ou encore dans la méthodologie de l'entretien compréhensif, de Jean-Claude Kaufmann. A ce principe de transgression des règles imposées, afin de pouvoir mieux les inventer, il est important d'ajouter un aspect qui consiste à raconter les conditions dans lesquelles s'est déroulé le recueil de données. Quand Daniel Bizeul s'intéresse au milieu nomade, il dévoile autant un monde social qu'il ne connaît pas, que les difficultés qu'il a rencontrées en tant que chercheur, errant entre la maladresse d'un positionnement et les difficultés qu'il eut à entrer en relation avec la population visée par la recherche (Bizeul, 1999). Le chercheur apparaît ainsi comme étant lui-même un nomade dans son propre projet de recherche sur les nomades, le menant à questionner autant la place qu'il occupe, que sa légitimité à observer et la manière dont son identité de chercheur évolue dans cette relation au terrain.

Bibliographie

- Ansart P. 1990, *Les sociologies contemporaines*. Paris, Seuil.
- Baszanger I. 1991, « Les Chantiers d'un interactionnisme américain », introduction à *La Trame de la négociation, sociologie qualitative et interactionniste*. Paris, L'Harmattan.
- Berger P. 1963, éd. 2006, *Invitation à la sociologie*. Paris, la Découverte.
- Becker H.S. 1963, éd. 1985, *Outsiders, étude de sociologie de la déviance*. Paris, Métailié.
- Becker H.S. 1998, éd. 2002, *Les ficelles du métier. Comment conduire sa recherche en sciences sociales*. Paris, La Découverte.
- Bizeul D. 1999, Faire avec les déconvenues. Une enquête en milieu nomade, *Sociétés contemporaines*, 33/1, p. 111-137.
- Bourdieu P. 2004, *Esquisse pour une auto-analyse*. Paris, Raisons d'agir.
- Breton S. 2003, *Eux et moi*. Paris, Arte vidéo développement.
- Cefaï D. 2002, Faire du terrain à Chicago dans les années cinquante. L'expérience du Field Training Project, *Genèses* 1 (n°46), p. 122-137.
- Dubet F. 2011, Rencontres imaginaires entre l'amateur et les sociologues, dans François de Singly, Christophe Giraud & Olivier Martin (dir. publ.), *Nouveau manuel de sociologie*. Paris, Armand Colin.
- Elias N. 1970, éd. 1993, *Qu'est ce que la sociologie*. Paris, Pocket Agora.
- Garfinkel H. 2001, « Le programme de l'ethnométhodologie », dans *L'Ethnométhodologie, une sociologie radicale. Colloque de Cerisy*. Paris, La Découverte.
- Glaser B.G. & Strauss A.A. 1967, éd. 2012, *La découverte de la théorie ancrée. Stratégies pour la recherche qualitative*. Paris, Armand Colin.
- Goffman E. 1988, *Les moments et leurs hommes*. Paris, Seuil / Minuit.
- Hughes E.C. 1996, *Le regard sociologique. Essais choisis*. Paris, éditions de l'EHESS.
- Malinowski B. 1967, éd. 1985, *Journal d'ethnologue*. Paris, Le Seuil.
- Mills C.W. 1967, éd. 1977, *L'imagination sociologique*. Paris, Maspero.
- Paillé P. 2002, Une « enquête de théorisation ancrée : les racines et les innovations de l'approche méthodologique de Glaser et Strauss, dans Barney B. Glaser & Anselm Strauss (direct. publ.), *La découverte de la théorie ancrée. Stratégies pour la recherche qualitative*. Paris, Armand Colin.
- Passeron J-C. 1991, éd. 2006, *Le raisonnement sociologique*. Paris, Albin Michel.
- Pentecoteau H. 2002, *Devenir bretonnant. Découvertes, apprentissages et réappropriations d'une langue*. Rennes, PUR, Collection le Sens social.

- Singly, F. de. 2003, *Les uns avec les autres. Quand l'individualisme crée du lien*. Paris, Armand Colin.
- Stocking Jr G W. 2003, « La magie de l'ethnographie. L'invention du travail de terrain de Tylor à Malinowski », dans Daniel Cefaï (dir. publ.), *L'enquête de terrain*. Paris, La Découverte – M.A.U.S.S.
- Winkin Y. 1988, Portrait du sociologue en jeune homme, dans Erving Goffman, *Les moments et leurs hommes*. Paris, Seuil / Minuit.
- Zanna O. & Pentecouteau H. 2013. De l'alcoolisme à l'abstinence : le choc biographique comme rupture symbolique. *Nouvelle revue de psychosociologie*, 1, n°15, p. 289-304.